



LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. IV, No. 3, Mars 1900

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURE : Les pèlerins d'Emmaous.....	5
Le Rosaire, trésor de mérites.....	2
Héroïsme chrétien d'un nègre.....	3
Les trois amis.....	3
Reste avec nous—le soir approche.....	4
Recours à Dieu (poésie).....	6
Le chapelet d'un père mourant.....	6
Un Christ d'ivoire.....	7
Hommage d'un protestant au Pape.....	8

LE ROSAIRE, TRÉSOR DE MÉRITES

Toute prière bien faite étant un acte de vertu, un acte de la première des vertus morales, qui est la religion, est grandement méritoire, puisque le plus petit mérite devant Dieu est chose plus précieuse que tous les trésors du monde. Si toute prière est méritoire, on ne peut nier que l'oraison dominicale ne le soit d'une manière toute spéciale, pour ce qui est de la prière en elle-même ; car, selon la doctrine des Pères, elle doit être plus agréable à Dieu que toutes les autres, parce qu'elle a été enseignée par Jésus-Christ lui-même, et a cela de propre qu'elle réveille en nous la ferveur et la charité. On peut, en quelque manière, en dire autant de la Salutation Angélique, parce qu'elle est aussi une parole venue de Dieu ; elle est spécialement agréable à la sainte Vierge, la Mère du bel Amour, à qui elle rappelle l'ineffable mystère de l'Incarnation divine. De quel mérite doit donc être la récitation du Rosaire, par cela seul qu'il nous fait tant de fois répéter ces prières.

Mais ce mérite, le Rosaire l'aurait en commun avec toutes les autres prières dans lesquelles on répète l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique ; ce qui le distingue de toute autre et le rend, mieux que toute autre, un trésor infini de mérites, c'est l'exercice continuél de toutes les vertus dans lequel il tient les fidèles, parce qu'il les leur enseigne et les force, pour ainsi dire, à les pratiquer. Parlons d'abord des vertus théologiques, qui, étant les premières en dignité par le grand honneur qu'elles rendent à Dieu, sont aussi devant lui les premières en mérite.

Il est certain, quant à la Foi, que le Rosaire en est une profession continuelle très explicite et très claire, car elle s'étend non-seulement à la substance des principaux mystères de notre sainte religion, mais encore à leurs circonstances ; celui qui dit le Rosaire se plaît à les méditer, et produit aussitôt à leur vue des actes de foi plus affectueux. Qui peut dire les témoignages de foi vive qu'un associé donne à son Jésus, en le tenant toujours présent à son esprit et en se rappelant les preuves si touchantes qu'il lui a données de son amour et de sa bonté ? Tantôt il l'adore comme son Dieu, son Rédempteur, sa vie, son Père, son Maître, son espérance, son salut et son tout ; tantôt il l'adore avec la sainte Vierge et saint Joseph, avec les anges qui l'entourent, ou avec les pasteurs et les mages ; tantôt avec les apôtres, les disciples et les saintes femmes du Calvaire et de la résurrection. Il le reconnaît et l'adore d'autant plus profondément comme la vertu et la sagesse de Dieu, qu'il le contemple plus attentivement dans ses mystères, qu'il le voit outragé et méprié

comme l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, qu'il le voit chaque jour plus offensé, méconnu et méprisé comme un objet de scandale et de folie, par tant d'incrédules et de pécheurs.

HEROISME CHRÉTIEN D'UN NÈGRE

Un nègre, devenu chrétien et bon chrétien, s'était acquis la confiance de son maître. Celui-ci, voulant acheter des esclaves, le prit un jour avec lui, pour qu'il l'aidât à bien choisir. Tom (c'était le nom du nègre) lui présenta entr'autres un vieillard caduc, que le maître n'accepta que pardessus le marché. Quand il fut arrivé dans les plantations, notre bon nègre se montra plein de soins pour ce vieillard. Il le logea dans sa cabane et le fit manger avec lui. S'il avait froid, il le conduisait au soleil ; s'il se plaignait de la chaleur, il le faisait asseoir à l'ombre.

Le maître, étonné, dit un jour à Tom : " Cet homme que tu soignes avec tant d'affection, serait-ce ton père ? Il est peut-être quelqu'un de tes proches ? — Non, maître, il n'est pas de mes parents ; il n'est pas même mon ami. — Dis-moi donc pourquoi tu soignes si bien un homme qui n'est rien pour toi ? — Il est mon ennemi ! Il m'a vendu aux hommes blancs sur les côtes d'Afrique ; mais je ne puis le haïr, car le Père missionnaire m'a dit : " Si ton ennemi a soif, donne-lui à boire ; s'il a faim, donne lui à manger."

LES TROIS AMIS

Un homme avait trois amis et deux surtout qu'il aimait d'un amour de prédilection. Il fut accusé un jour, devant la justice, d'un grand crime, quoiqu'il fût innocent. — Qui de vous, dit-il à ses amis, veut m'accompagner et rendre témoignage en ma faveur ?

Le premier s'excusa, prétextant des occupations ; le second l'accompagna jusqu'à la porte du tribunal ; il s'y arrêta et revint chez lui tremblant, redoutant la colère du juge ; le troisième, qui était celui sur lequel on comptait le moins, entra, parla en sa faveur, attesta son innocence, avec une telle conviction, que le juge, non seulement lui rendit la liberté, mais lui accorda encore des récompenses.

L'homme en ce monde a trois amis. Quand Dieu l'appelle, à l'heure de la mort, l'argent, son ami de prédilection ne va pas avec lui ; ses parents et amis l'accompagnent jusqu'à la tombe, et retournent chez eux ; le troisième, dont il s'est le moins souvenu durant la vie, ce sont ses *bonnes œuvres*. Elles seules l'accompagnent jusque devant son juge, elles le précèdent, parlent en sa faveur, et obtiennent pour lui pardon et miséricorde.

RESTE AVEC NOUS—LE SOIR APPROCHE

Ce tableau a la fraîcheur du matin.

Il nous souvient, en le regardant, des heures délicieuses où il nous est apparu d'abord. Oh ! que tout y et fin, délicat ! Quelles douces nuances le colorent ! Il nous rappelle le printemps, les jeux exquis d'ombres et de rayons aux aubes d'avril ; il brille de clartés neuves ; il est comme imprégné de senteurs de sève. On le revoit toujours flottant dans les arômes de vie qui montent de la terre, au réveil des choses.

A Jérusalem, le matin du quatorze nisan. Deux pèlerins sortent de la ville par la porte de l'ouest, et se dirigent vers les collines. Qui sont-ils ? Quand, autour d'eux, les êtres participent à l'universel renouveau, quand le vent est si léger, le ciel si pur, que le soleil idéalise tout, et produit de si merveilleux effets, là-haut, sur les crêtes des monts qu'il couvre d'or et dans les vallées profondes où jouent ses rayons, pourpuoi sont-ils si tristes ?

Ces pauvres ! Ils ont vu crouler leurs espérances, s'évanouir leurs rêves. Disciples de Jésus, le doux prophète de Galil, il leur avait semblé qu'il était le Messie, tant annoncé par les oracles. Le retour d'Israël à ses antiques traditions de splendeur leur semblait venu. Hélas ! La triste fin du maître a brisé leur avenir. Quel échec ! Comment ne pas douter de son œuvre et de sa mission ? Ils l'aiment encore, mais, ne fut-il pas un rêveur épris d'irréalisable idéal ? A quoi se prendre maintenant ? Ah ! pourquoi ont-ils dépensé tant de forces vives à courir après des ombres ?...

Sur la route poussiéreuse, un étranger les aborde, pèlerin comme eux. Ils lui disent, naïvement, simplement, leurs déceptions, leur détresse, lui révèlent leur état d'âme. Et l'inconnu, alors, réveille, ressuscite leurs espérances par des paroles où ils croient entendre l'écho de celles du Maître. Béni soit-il !

On arrive à Emmaous, Emmaous—*source chaude*. Dans le cœur des deux disciples, une eau ardente vient de jaillir.

Le bourg s'endort dans la lumière du soir. Les murs blancs se couvrent de rouges reflets. En bas, dans la plaine, un souffle doux agite les épis mûrs ; des champs d'orge monte une harmonie. Au loin, sur la mer qui s'embrase, se balancent des voiles de pourpre. Sous les rayons mourants, tout revêt des tons de rêve. L'étranger veut continuer sa route. Mais eux, l'invitant : " Reste avec nous, car le soir approche, le jour est sur son déclin." Il entre dans leur demeure. Et là, soudain, leurs yeux s'ouvrent, ils le reconnaissent, c'est le maître Jésus, qui s'évanouit à leurs regards. Quelle scène ! Jamais soleil couchant n'éclaira pareil tableau !

O Christ ! Le soir tombe sur notre monde. Notre siècle est à son déclin. Elle s'achève, l'évolution mystérieuse des années, le cycle des jours va finir. Tu nous as suivis sur la route ; ton regard nous a versé l'espérance ; tes paroles nous ont relevés. Reste avec nous, au soir du siècle. Nous avons peur de la nuit. Reste avec nous, pour nous imprégner de ton esprit, pour nous défendre contre le doute, pour nous enflammer de ton amour. Oh ! viens, viens dans nos âmes. Toi présent, cette dernière année sera sainte. Nous attendrons, confiants, le lever d'une aube nouvelle, le retour d'un nouveau siècle où nous espérons que ton règne divin sera plus universellement reconnu !



LES PÈLERINS D'EMMAOUS

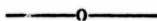
RECOURS A DIEU

Dans nos nuits sans sommeil, dans nos jours de tristesse,
Dans ces moments si longs de douleur et d'ennui,
Quand notre front pâlit, quand notre cœur s'opresse,
Qu'il fait bon aimer Dieu, qu'il fait bon croire en lui.

Nous ne souffrons pas seul sur cette pauvre terre ;
Toujours un cœur ami s'émeut à notre voix !
Toujours, descendant du Calvaire,
Jésus vient nous aider à porter notre croix.

Parfois notre douleur, d'elle-même orgueilleuse,
Pour braver le secours, essaye un vain effort,
Et dit d'une voix d'effroi :
Ne viens pas Je suis assez fort !

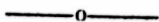
Mais il faut bien céder : la croix est si pesante !
L'accent du Seigneur est si doux
Que nous nous écrions d'une voix défaillante :
O mon Dieu, revenez à nous !



LE CHAPELET D'UN PÈRE MOURANT

Le 15 novembre 1858, mourait M. le comte de Gourjault, homme de profonde piété. Issu d'une des plus anciennes familles du Poitou, il reçut comme un héritage de ses pères la loyauté, l'honneur et l'amour de la patrie, traditions glorieuses auxquelles il resta fidèle toute sa vie. Mais il eut surtout le bonheur d'avoir pour mère une de ces femmes de foi et de piété, qui semblent plutôt des anges tutélaires, envoyés par le Seigneur aux familles qu'il aime. Quel présent du ciel qu'une bonne mère ! La douce et salutaire influence qu'elle exerce sur ses enfants ne s'arrête pas à telle ou telle époque de la vie, elle les accompagne jusqu'au bout et les dépose au seuil de l'éternité, remplis de foi et d'espérance. C'est ce qui devait arriver pour M. de Gourjault. Sa vie fut celle d'un homme dont la mort est un deuil général, tant il laissait après lui des traces de charité chrétienne, des bienfaits de toute sorte. A mesure que s'approchait sa fin, il semblait aussi redoubler de ferveur dans ses exercices de piété, de tendre dévotion à la reine du ciel. Malgré les paroles d'es-

poir que lui donnaient les siens, il ne se fit pas illusion et vit la mort arriver sans peur et sans faiblesse. Loin de là, elle lui apparut comme une aimable messagère qui vient annoncer l'heure de la délivrance. S'étant donc purifié pour la dernière fois dans les eaux du sacrement de Pénitence, il fit réunir tous les membres de sa famille, sans en excepter les serviteurs, et en leur présence, reçut son Seigneur et son Dieu avec la foi la plus vive, la piété la plus touchante. Ce fut alors que son frère, le marquis de Gourjault, lui remettant un chapelet, souvenir sacré de leur mère, lui dit avec émotion : " Courage, mon frère, notre mère, si sainte et si bonne, notre mère, du haut du ciel, veille sur toi." Le noble malade, sentant sa dernière heure venue, fit signe à Olivier, son fils aîné, de s'approcher plus près, et ramassant ce qui lui restait de force : " Mon fils, lui dit-il d'une voix émue et solennelle, reçois à ton tour ce chapelet qui a fait le bonheur de ma mère, sur lequel elle a versé de si douces larmes. C'est ton père qui te le donne, je ne puis, en ce moment suprême, te faire un cadeau plus précieux. Conserve-le, et quand tu t'en serviras pour invoquer Marie, souviens-toi de ma mort." Un moment après, il rendait le dernier soupir, conservant sur les lèvres le sourire des prédestinés. C'était la mort du juste qui donnait, à ceux qu'il laissait ici-bas, rendez-vous au ciel.



UN CHRIST EN IVOIRE

Un collectionneur signale une merveille artistique, d'après lui, unique au monde.

Il s'agit d'un Christ taillé dans un bloc d'ivoire positivement monstrueux, et que les connaisseurs s'accordent à attribuer à Bouchardon. Il pèse soixante-dix livres, y compris les bras qui sont, naturellement, rapportés.

M. Meissonnier, expert aux ventes, près les commissaires-pri-seurs de la Seine, à l'examen de qui l'objet a été soumis, a délivré à son possesseur une attestation où il est dit textuellement :

..... que le Christ est un chef-d'œuvre artistique de la plus grande valeur et doit être l'œuvre de Bouchardon, sculpteur émérite du dix-huitième siècle, né en 1698, mort en 1762. Ce Christ, entièrement en ivoire, mesure un mètre trois centimètres, des pieds à la couronne d'épines qui ceint son front. C'est une pièce admirable et presque unique, je crois.

L'expert s'étonne de ne pas voir un morceau de cette importance figurer dans un musée de l'État.

De fait, un pareil bloc d'ivoire est peu ordinaire.

Le Christ en question serait, en outre, précieux par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Il aurait appartenu à la reine Marie-Antoinette.

Par suite de circonstances qu'il serait trop long de raconter, il est maintenant la propriété d'un M. Durey, modeste habitant de la rue des Saints-Pères, à Paris.

HOMMAGE D'UN PROTESTANT AU PAPE

Les journaux catholiques de Rome racontent le trait touchant d'un jeune ingénieur norvégien, M. Barman Arne, qui, ayant inventé un calorifère électrique pour fournir à la fois la lumière et la chaleur, vint à Rome, dernièrement, afin d'offrir en primeur au Souverain Pontife, deux de ces calorifères avec tout le mécanisme qu'ils comportent. Sa Sainteté voulut bien, en effet, le recevoir en audience particulière, en même temps que Mme Marie de Carmen, qui servait d'interprète. Celle-ci expliqua l'œuvre assidue de l'inventeur, qui a travaillé trois ans pour offrir le résultat de son invention à Léon XIII, dont il aime à se proclamer, quoique protestant, un chaleureux admirateur. Le Saint-Père en a été touché et, apprenant que l'inventeur ne demandait d'autre récompense que la bénédiction apostolique, il la lui a accordée avec une effusion émue et qui s'est communiquée à l'heureux jeune homme, lorsque Sa Sainteté, lui posant les deux mains sur la tête, l'a affectueusement béni et lui a donné ensuite une belle médaille frappée à son effigie.

Le jeune Barman a été très touché aussi des bienveillantes paroles que le Saint-Père lui a adressées pour l'encourager à persévérer dans le travail et pour l'inviter à "revenir bientôt." Cette invitation l'a décidé, en effet, à s'établir à Rome.

Dernièrement, à Cherbourg, on a lancé un vaisseau nouvellement construit et l'opération a eu lieu, paraît-il, sans bénédiction aucune, à l'encontre des traditions immémoriales de la marine française.

Mais lorsque le bâtiment a été mis à l'eau, les marins qui se trouvaient là sont tous tombés à genoux et ont fait le signe de la croix.

Interrogés plus tard, ces marins ont répondu qu'ils s'étaient signés parce que c'était un sacrilège que de lancer un bâtiment sans le bénir.